

J.C. GAPDY

FUTUR INEXTRICABLE

Policier & dark SF

Une nouvelle dans
l'Univers de SysSol
et de la Spatiale



Pour en savoir plus sur l’auteur et l’Univers :

<https://jc.gapdy.fr>

© J.C. Gapdy – texte inédit – 2021 – Tous droits réservés pour tous pays.

Couverture : Tithi Luadthong / Alamy banque d’images.

Logo SysSol et Spatiale : J.C. Gapdy © 2018.

J.C. Gapdy

Futur inextricable

Polar noir et Dark-SF

Un roman court dans
l'univers de SysSol
et de la Spatiale

Du même auteur

Chez Rivière Blanche :

Les Gueules des vers – SysSol tome 1

L'enfer des vers – SysSol tome 2

Les Murailles du Temps – SysSol tome 3

Nouvelle *Hypothèse New York* et *Préface*

dans anthologie *Dimension New York 3*

La Ronde de Glorvd (participation)

Chez RroyzZ Éditions

Les Ajusteurs (roman SF)

Les Mondes de Quirinus avec F.L. Castle (roman SF)

1 et 1 font 11 (roman court numérique)

Gynoïdes (roman court numérique)

Nouvel avenir (roman court numérique)

Chez Pulp Factory :

La reine du Diable Rouge – Gerulf tome 1

Un cerveau d'yttrium – Gerulf tome 2

Chez **Armada** :

Inhumaine contrebande

Nouvelle *Le fil du rasoir* [univers d'*Inhumaine contrebande*]

Nouvelle *Les forains de Walpurgis*

dans anthologie *Freakshow*

Chez Arkuiris :

Nouvelle *Chasse Temporelle*

dans anthologie *Le temps revisité*

Chez les Artistes Fous Associés

Nouvelle *Tempête stellaire*

dans anthologie *Strange Crazy Tales of Pulpe*

Chez Présence d'Esprits

Nouvelle *Irréprochable propreté*

dans revue *AOC n°60*

Autres textes (disponibles auprès de l'auteur – épuisés chez l'éditeur) :

Aliens, Vaisseau & C^{ie}

Recueil de nouvelles en hommage à l'univers de P.K.Dick

En textes gratuits téléchargeables sur le site de l'auteur et en lien avec [le Galion des étoiles](#) :

Les Aventures de Kei Arcadia (Roman-feuilleton)

L'ogresse et les Voirlouns (Fantastique)

Major MA-Clinton (SF)

Futur inextricable (Polar & Dark-SF)

Dehors, la neige commence à tomber. À peine visible dans la nuit qui enveloppe Lyones-Grandes. Ce n'est pas le meilleur temps pour partir, mais je ne peux pas repousser ce rendez-vous. Ou je ne veux pas. Tous ces souvenirs sont si englués, si terribles que je n'arrive pas à les oublier. Le désir ne m'en manque pas ; c'est la volonté et les circonstances qui m'en empêchent. Frissons. Je finis mon mug et attrape ma combinaison de voyage. Un coup de peigne devant la glace qui me renvoie une image presque calme et lisse, débarrassée des cernes qui me marquaient jusqu'à il y a quatre ans. Yeux bleugris. Brillants et inexpressifs comme des billes de pur plastacier, me disent parfois copines et copains ; fascinants et attirants comme des aimants, ajoutent-ils tout aussi souvent. Visage un peu trop étroit, que je n'ai jamais aimé maquiller pour l'adoucir, ce qu'atténue heureusement le mince sourire que j'arbore. Une carcasse dégingandée, mal fichue qui me donne des allures de perpétuel gamin immature bien que je sois particulièrement sportif et que j'ai fêté mes vingt-quatre ans, ce qu'accentuent mes longs cheveux bouclés et ce torse un peu malingre. Un air d'aventurier de l'espace. Ou de corsaire, selon les avis.

Ma compagne Tanda, qui est ma totale opposée avec son corps d'athlète de jump-flying, son exubérance et son rire extraordinaire, m'a plusieurs fois murmuré que j'avais l'air d'un mioche tout cabossé que l'espace-temps aurait déposé ici par erreur. Bien qu'elle sache ce qu'il en est, j'ai parfois envie de lui répliquer que j'étais resté ainsi parce qu'on m'avait volé mon enfance et mon adolescence. Parce que celles-ci avaient été tordues, puis fêlées avant de se retrouver finalement brisées. Au point que tout en moi me paraît avoir refusé de grandir, comme si le malheur s'était amusé à me garder dans cet

autrefois terrible pour mieux me tourmenter. Je secoue la tête à ces idées *exagérément* grandiloquentes et dénuées de toute réalité. Je finis d'enfiler ma combinaison, glissant mes cheveux dans la capuche dorsale. Un regard dans la chambre, mais Tanda dort encore. Elle n'a jamais été une lève-tôt ; et, là, il n'est que cinq heures. Je file prendre l'ascenseur luminique, me laisse happer vers les sous-sols. Ma motojet attend sagement ; d'une main sur la coque centrale, je la démarre et libère les verrous de sécurité. Un peu de vapeur graisseuse s'échappe qui m'arrache la pensée triviale que je n'ai toujours pas fait la révision.

Pendant que le moteur chauffe et vrombit, j'enfile mon casque airbag qui m'entoure automatiquement la nuque et la tête, avant de s'agripper aux épaules de ma combinaison. Quand je rejoins les rues déjà encombrées, j'ai la fugitive envie de prendre mon temps, mais je n'ai jamais eu de patience pour voyager. Je bascule vers la voie la plus rapide et laisse les rails à glissière m'emporter, en même temps que mes pensées se remettent à tourbillonner.

Dans quelques mois, la cérémonie de promotion aura lieu. Diplôme auquel j'ajouterai l'écharpe de major des élèves. Ce qui a accéléré la validation de notre dossier auprès du Ministère Pan-Européen de l'Expansion. Les meilleurs des écoles ne se bousculent par vers les nouvelles colonies contrairement à moi qui rejoindrai, par le vol spécial « *Azura 3* », lo et ses mines métallifères, propriété de la Spatiale qui contrôle tout l'interspace planétaire. Quatre ans à bosser comme un fou avant de revenir, suffisamment riche pour être libéré de tous ces drames et pour nous installer, Tanda et moi, sous les dômes martiens. Loin de Terre, loin de ce coin d'Eurasie qui était autrefois un bout d'un pays dont j'ai oublié le nom. Et surtout, très

loin de cette campagne perdue et maudite. Le gosse blessé que je suis ne songe qu'à devenir l'un des plus respectés ingénieurs spatiaux de notre système solaire, SysSol, et il va y parvenir bien mieux que je ne l'imaginais.

Une vibration me fait revenir dans la réalité ; la ville s'achève ici et les magnétorails me basculent sur la voie rapide reliant la mégapole de Lyones-Grandes à la cité à demi rasée de Saintète. Puis ils m'amènent devant le district écologique de la Plaine. Barrière, contrôle. Mon badge m'autorise encore à passer en tant qu'ancien résident.

– Secteur 21. Pas de souci, m'sieur, m'indique la garde civile, mais votre passeport ne sera plus valable dans dix jours. Vous devrez impérativement avoir quitté la zone d'ici là ou faire une demande d'extension de durée ou de renouvellement dans les prochaines quarante-huit heures.

– Je sais. Aucune importante ! Je ne viens ici que peu de temps. Surtout que, dans quelques mois, je pars dans les colonies minières extérieures. Je n'en aurai plus besoin.

– Oh ! Là-haut ? Vous avez du cran d'y aller ! Bonne chance à vous, ajoute-t-elle avant d'activer l'ouverture du sas-barrière.

Voilà, je suis dans la Plaine. L'une de ces immenses réserves agronaturelles d'Eurasie. Si le défi de s'installer sur Mars ne l'avait pas autant attirée, Tanda aurait voulu vivre dans l'un de ces parcs aux apparences écologiques. Tout au contraire de moi. Oh ! Je ne dis pas que les paysages sont inintéressants. Bien au contraire. Le plan de reboisement et de culture étendue a effacé la plupart des routes et des grands axes, des villages et des hameaux, des constructions et des édifices en tous genres dans ce secteur de neuf cents kilomètres

carrés. Les humains ont été déplacés, envoyés s'entasser dans les proches mégapoles ; les bourgs se sont vidés, la plupart démolis depuis longtemps, remplacés par de nouvelles forêts qui s'épanouissent lentement depuis quelques décennies. Des champs immenses s'étalent çà et là. Les anciens marais, étangs et mares ont repris leurs places et couvrent plusieurs centaines d'hectares. Quand, autrefois, les éphémères États Souverains Terrestres, les libres SSE, les *Sovereign states of Earth*, ont décidé de lancer ce programme de réhabilitation de la biosphère et d'une agriculture presque raisonnable, peu de gens y croyaient parce qu'ils représentaient un siècle de travail titanesque, tellement il y avait eu de destructions de la nature et de constructions irréfléchies et démentielles. Mais, aujourd'hui, ça fonctionnait. À presque mi-chemin, tous les objectifs avaient été dépassés, et le projet était devenu le fer de lance des écolos-gouverneurs actuels et avait profondément et favorablement marqué les esprits.

Ce qui n'avait guère été compliqué.

Les désastres écologiques et humanitaires des xx^e et xxi^e siècles avaient obligé les pays à se bouger alors qu'ils œuvraient à installer des migrants un peu partout dans le système solaire, avec nombre d'implantations de zones d'extractions minières. Tanda en parle avec ferveur et espoir. La population s'est stabilisée à douze milliards sur notre monde ; dans certains lieux sévèrement contrôlés, la terre et les mers recommencent à offrir des aliments à peu près sains. Le prix à payer en a été terrible : réduction drastique des naissances, suppression de certaines industries, disparation des composés à métaux lourds, augmentation de la longévité des appareils, recyclage féroce, limitation maximale des transporteurs longue distance, des

super tankers et autres – on reçoit la plupart des produits directement de l'espace et des plus proches planètes. Mon amie s'exalte d'ailleurs dès qu'elle parle des événements qui avaient suivi. Principalement lorsque, sur le modèle de l'Islande qui avait mis bas des banquiers, plusieurs gouvernements avaient poussé les dirigeants des multinationales les plus polluantes et les plus esclavagistes dans les prisons ; beaucoup de peuples s'étaient soulevés et avaient obligé les juges à la stricte application de la loi à tous les niveaux, en envoyant la plupart des responsables politiques véreux dans ces mêmes cachots. La révolution avait été dure. Sanglante, bien qu'heureusement sans aller jusqu'à faire renaître la Terreur française. Évidemment, cela n'a pas duré. Les multinationales ont été remplacées par des multiplanétaires, l'exploitation humaine a repris son chemin habituel, mais les espaces protégés de culture et d'élevage sont restés. Devenant finalement l'unique réussite des défunts SSE.

Si ce n'est que ces événements ne m'intéressent pas. Oh, j'admire les prouesses technologiques, écologiques et sociales que cela représente, mais le seul apport que j'y vois depuis quelque temps est l'expansion de la zone et l'effacement méthodique des anciennes traces de civilisation dans quelques secteurs de Terre, des petites régions çà et là de quelques centaines à quelques milliers de kilomètres carrés. Mais c'est celle-ci qui m'importe parce que, d'ici peu, se produira la disparition totale du lieu des drames que j'ai vécus et des cauchemars que j'y ai endurés.

Cette idée me fait frissonner d'espoir et de peur.

D'autant que cette destruction est presque achevée dans la Plaine. Parmi le peu de recoins restant à nettoyer, il n'y a plus que quelques

kilomètres carrés entourant « *la maison* » – sur ordre de la justice, à cause des morts qui y sont survenues et en attente que le délai de prescription soit atteint. Dans deux jours. Des parcelles qui ne sont même plus identifiées sur la carte de la moto ni dans mon géotraceur. Cela fait deux ans que je ne suis pas revenu ici et tout a encore changé ; tellement que je rate le chemin noyé par la végétation pourtant sans feuille, manquant m'étaler dans la boue. Il n'y a ni route ni rail de guidage et manœuvrer ma Yasamba E891 avec ses énormes jantes n'est pas évident sur le sol détrempé par la neige fondue.

J'ai l'impression de me retrouver en pleine forêt, tant les broussailles sont hautes, tant les arbres ont envahi les lieux. Mais il reste une sorte de clairière autour de la bicoque. Ce truc qui fut *ma maison* pendant mon enfance. Alors que j'ai foncé comme un fou jusqu'ici, je prends le temps de mettre pied à terre, de laisser mon casque se replier et se détacher de ma combinaison, d'extraire mes cheveux. Un pas puis deux...

La porte accepte de s'ouvrir sous ma main.

Je suis étonné que l'énergie alimente encore les équipements ; les capteurs solaires ne se sont donc pas trop abîmés. La maison est-elle restée raccordée au réseau de diffusion ? Sans doute, puisqu'il demeure actif pour la nouvelle zone agricole qui va se bâtir alentour. Je me dis que j'aurais quand même dû vérifier ce qu'il en est.

Bon, ça marche, bien que ce ne soit pas génial. Les accumulateurs doivent être usés, car il faut un temps fou à la domotique pour s'éveiller ; l'éclairage reste chiche.

Il me suffit pourtant. Je ferme les yeux. Je suis revenu dans *la maison des drames*.

Dans la baraque où nous avons vécu, de manière assez peu unie pour ne pas dire déchirée. Une famille dont je suis le seul survivant, et pas dans le meilleur état possible.

Je franchis le seuil. Tout est sombre ; heureusement, les volets automatiques acceptent de s'ouvrir, dévoilant des pans de grisaille et de vieilleries. Mille et une choses qui, en dix ans, n'ont pas changé de place, qui se sont usées au fil du temps. Une épaisseur de poussière qui a sacrément augmenté depuis que je suis passé, il y a deux ans.

* * *

Le robot nettoyeur s'arrête enfin, laissant le silence reprendre possession des lieux. Je sors, marche un peu aux alentours malgré l'humidité et la fraîcheur, mais je ne reconnais plus rien. Les clôtures sont toutes à terre ; la cabane de gosse et celle qui servait de remise à mon père ne sont plus que ruines avec des pans bancals, quand ils ne sont pas écroulés. À ma dernière visite, elles ne tenaient debout que par miracle. Quant aux anciennes sentes, au bout de la voie d'accès, tout s'est effacé peu à peu.

À mon retour, le café me réchauffe. Enfin un truc en poudre qui s'appelle « *Café au pur Pois des Monts d'Arménie* ». Même si on dit qu'il existe encore de vrais cafés et chocolats, je n'ai pas les moyens de m'en payer, car ils sont importés de Mars ou de Lune. Je me laisse choir dans l'un des fauteuils dépoussiérés par le robot ; sur mon phonecuff, un signal de Tanda. L'holo s'élève. À moitié éveillée, elle me regarde d'un œil humide, les cheveux en bataille, mais son éternel sourire aux lèvres. Nous parlons deux minutes, mais je ne suis pas très engageant. Au point qu'elle cesse et finit par demander :

– C'est sûr, tout va bien ?

– Pas de souci. Écoute, je te rappelle demain. Je ne resterai pas plus longtemps que prévu. Deux jours. Il n’y a plus rien ici.

– Les bulldozers ?

– Je ne les attendrai pas. Pas envie. De toute façon, il y aura des vidéos sur les réseaux. Si vraiment j’en ai besoin, je les visionnerai.

Baisers et au revoir. Mon moral dégringole à peine avons-nous raccroché. Je regarde mon phonecuff qui brille à mon poignet. Peut-être va-t-elle me rappeler ? Non ! Elle déteste quand je suis comme ça ; elle ne sait pas comment réagir parce qu’elle ignore comment, moi, je vais me comporter. Alors, sagement puisque que je le préfère, elle va attendre que je la recontacte, que ce soit moi qui reparle de tout ça. Demain, sans doute. Oui, demain certainement.

Je sursaute presque quand un nouvel hologramme s’élève.

Celui d’un visage sec et nerveux.

Je retiens une grimace. Bardes. Inspecteur-principal Bardes de la Police Européenne d’Investigation Criminelle. La CIEP, sous branche de la CESA, la Corp Earth Security Agency, ce qu’on appelait Interpol si je me souviens bien voici encore quelques siècles. Chaque année, il me contacte quand l’anniversaire du drame approche. Sans être capable de m’annoncer quoi que ce soit. L’enquête est au point mort depuis le début. Aucune piste sérieuse, aucun vrai suspect et, pourtant, ce n’est pas faute d’en avoir interpellé et interrogé durant des semaines et des mois.

Aujourd’hui, je n’ai aucune envie de l’entendre me répéter ces mêmes et éternelles excuses et explications. D’autant que le mec fringant qui, les premières années, m’avait pris en pitié et me considérait un peu comme son fils – c’est l’impression qu’il m’a toujours laissée – a disparu. Depuis son dernier divorce et sa

cinquantaine atteinte, il ne prend plus soin de lui. Ses tenues sont mal fagotées ; sa couperose sur le visage s'est agrandie de ne pas être protégée du soleil brûlant, lui donnant un air de vieillesse prématurée. Soupir. Je frôle l'hologramme pour accepter l'appel. Si je refuse, il insistera et m'énervera inutilement. Alors que je suis devenu suffisamment apaisé maintenant, « *presque capable* » de supporter « *presque n'importe quoi* ». Au point que, depuis quatre ans, je n'ai plus besoin ni de calmants ni de voir le psy qui m'a suivi toutes ces années.

– Salut, Luc. Tu es arrivé depuis longtemps ? ... Non ? Bon, rien de nouveau pour ma part. Mais comme tu files bientôt très loin d'ici, c'est normal que tu veuilles refaire un dernier tour avant que les engins ne débarquent. Et que je t'appelle un peu.

– Salut. Ouais. Mais je ne serai plus là quand ils raseront les lieux.

J'ai l'envie puérile de cracher un « *Vous le savez bien !* », mais cela ne m'aurait rien apporté. L'inspecteur a toujours été relativement sympa avec moi. Et puis, surtout, il n'est pas responsable du drame, ni même du fait que l'enquête n'a jamais rien donné. À la place, je demande, en ce qui est devenu une litanie, un rituel d'année en année alors que l'anniversaire approche :

– Donc pas de nouvelles pistes. Vraiment rien ?

– Non, absolument rien. Sinon je t'aurais prévenu.

On parle deux ou trois minutes. De mes études achevées, de ce diplôme attendu, du départ dans l'espace à bosser pour la Spatiale. Chaque phrase est artificielle, d'autant que nous veillons, l'un et l'autre, à ne pas évoquer le « *dossier* », comme je l'appelle. Quand l'inspecteur coupe après ces banalités, je suis presque soulagé. Mais cela ne dure pas ; la colère et fébrilité me reprennent lorsque je me

lève. Je marche de long en large avant d'aller me planter au pied de l'escalier.

Je ne peux plus reculer.

* * *

Le détecteur de mouvement fait jaillir la lumière dans l'escalier alors que je pose un pied sur le premier degré. Je me sens lourd et fébrile. Quinze marches. Quinze pas à soulever une tonne. Puis le couloir est devant moi. L'éclairage fonctionne ici aussi, jetant des lueurs blafardes. À mes dernières visites, je n'avais pas osé m'avancer plus. Aujourd'hui, je le fais. Parce que c'est la dernière fois. À gauche, la première chambre. Celle de nos parents. Le tapis n'est plus là, mais son emplacement est toujours visible ; il est resté tant d'années sur ce plancher. Il y a la différence de couleur et surtout la marque du sang qui s'était étalée autour de notre père. Cette tache sombre qui l'entourait quand Jody et moi l'avons trouvé après cette journée passée au village. Son corps sur le dos, bras déjetés, ventre et torse lacérés par d'énormes plombs de chasse. L'arme, un fusil préhistorique à cartouche – un *Baïkal IJ43 Slug* qui provenait d'un très lointain aïeul – reposait en travers de ses mollets. La vision m'en revient et me fait trembler, comme si j'entendais encore les hurlements de Jody tombée à genoux près de moi. Je revois la scène, ma tête résonne de ses cris sans fin, mes jambes sont chaudes comme si je me souillais de nouveau en contemplant le cadavre. Mes yeux vont à mes chaussures, là où la flaque carmine s'était étalée et agrandie.

Je ne suis jamais parvenu à me souvenir de mes actes, ni de comment j'avais réussi à appeler la police, alors que Jody était

tétanisée, incapable de bouger ou de se taire. Ensuite, il me semble que j'avais perçu le bruit des spirotères et des véhicules qui avaient encerclé la maison. L'ambulance nous avait embarqués peu après, Jody et moi. Je revois le regard inquiet de l'infirmier qui m'injecta le tranquillisant malgré les cahots. Nous étions secoués et, moi, je me suis époumoné à mon tour, m'égosillant sans fin et de manière stridente à la place de ma sœur. Puis il y a un vide dans ma mémoire. Jusqu'au réveil brutal à l'hôpital et, de nouveau, ce hurlement quand j'ai découvert cette salle aux murs verdâtres et Jody endormie dans le lit voisin. Des cris que je ne parvenais pas à refréner. Les piqûres de nouveau qui m'avaient renvoyé dans un monde de noirceur.

C'était autrefois et pourtant hier dans ma tête...

Je recule. En serrant les poings, je remonte le couloir jusqu'à ma chambre. Il y a d'abord la salle de bain dont la porte est tirée ; je n'en ai jamais franchi le seuil depuis la mort de notre mère. Ni Jody ni moi n'avions vu le corps sans vie de Maman lorsqu'elle s'était pendue à la barre de métal qui traverse la pièce. Après cela, j'avais préféré me laver à la cuisine ou dehors par beau temps, m'inquiétant moins de ma nudité que de la vision que j'avais imaginée de cette mort terrible.

C'était il y a onze ans. Un an avant la disparition de notre père.

Juste à côté de la salle de bains, il y a la chambre de ma sœur aînée. Je n'y suis pas entré souvent à l'occasion de mes précédentes visites d'anniversaire. Je sais que je le ferai ces jours-ci, mais pas maintenant. Jody avait deux ans de plus que moi. Son myélome l'a emportée, alors qu'elle était en soins intensifs à l'hôpital, exactement onze mois après que Père soit parti, deux ans après la disparition de

notre mère. Jody n'avait d'ailleurs plus jamais ri ni jamais souri depuis le suicide de Maman.

Trois pièces, trois morts. Trois drames. Trois déchirures dans mon cœur. Dans mon esprit plutôt. Je sais, depuis mes premières années, que je n'ai pas d'*âme*, parce qu'il n'y a pas de Dieu. Il n'y en a jamais eu. Un Dieu qui dit aimer ses enfants ne laisserait jamais cela se produire. Jamais.

Ma chambre. La dernière. Tout ce que je possédais à cette époque y est encore. J'avais toujours refusé de récupérer quoi que ce soit de ce qui s'y trouvait. Mes jouets, mes fringues, mes consoles, ma télé-holographie, mes cubes ordinoquantiques bourrés de jeux, de films pour gosses plus ou moins boutonneux, de devoirs de classe-réseau, de romans pour adolescents, mes dessins. Mon doigt trace un sillon tortueux sur la poussière de mon bureau, puis un second avant que je ne fasse brusquement demi-tour et file dehors. Le ciel est toujours gris ; les rares plaques de neige qui étaient là à mon arrivée commencent à disparaître.

Déambulant entre les herbes folles, je me demande une fois de plus pourquoi je suis revenu. Pourquoi l'étudiant brillant, bientôt ingénieur spatial, qui doit fuir à des centaines de millions de kilomètres d'ici, vient-il se torturer dans cette maison ? Quel besoin, quasi hypnotique et fébrile, me pousse chaque année à fêter, en ces lieux, ce morbide anniversaire ?

Bien sûr, l'autre question se pose aussitôt. Pourquoi Bardes s'obstine-t-il aussi ? Tout le monde se fiche de ce dossier maintenant, même moi. Je ne cherche plus à connaître le coupable qui est, vraisemblablement, quelqu'un dont j'ignore tout ou presque. Du moins, je l'espère si je souhaite être enfin apaisé. Parce que s'il est de

notre entourage, les risques que je dégringole de nouveau sont trop forts...

– Merde ! Chienlit ! Et...

Mon pied tape dans une motte qui éclate et je fais demi-tour. De l'eau arrive encore dans les robinets. Froide, mais propre et potable. Je me lave et me change. Tenue d'intérieur, chaussons épais et montants, nouveaux gants collants. Ouais, mes gants ! Je n'ai jamais pu me passer d'en porter depuis tout petit. Jody se moquait de cela et m'appelait le *môme des neiges* quand j'étais gamin, parce que je me mettais souvent en combinaison blanche à la maison avec ces fameux gants fins. Lors de mes trois et uniques visites à l'hôpital, où elle était en soins intensifs, j'avais trouvé indispensable d'enfiler des gants de protection, en plus de l'obligatoire masque médical sur le visage et la charlotte sur la tête. Ma sœur avait murmuré d'une voix qui faiblissait déjà que j'étais le seul à rester lui-même dans notre univers détruit.

Est-il normal après toutes ces années, que je n'ai plus la moindre larme lorsque me reviennent ces souvenirs ? De trop pleurer, les larmes se tarissent, dit-on.

Je me secoue et remonte dans ma chambre, me laissant tomber sur la chaise face à mon vieux bureau. Il y avait autre chose aussi dont Père et Jody s'amusaient à mon encontre. Mon cube et mon ordinateur-lamelle. Ils sont toujours dans un tiroir. L'ordinateur est une ancienne lame de deux centimètres de largeur par trois millimètres d'épaisseur. Je le pose sur le faux bois râpé pour y brancher le câble d'énergie d'un côté et le bloc mémoriel de l'autre. Sa mince plaque est désuète maintenant et n'est même pas compatible avec ma lentille oculaire. Tant pis !

Je plonge ma main dans l'hologramme qui s'étale doucement sur le plateau du bureau, ouvrant mes tiroirs virtuels. Ici, c'est de la musique, avec mes groupes de gore-tech préférés. Il y a *Gwang-Gi*, *Chimyeongjeog-in*, *K-Dicki-Philps*, *Tetralogy-Neurose*, *Black-Blood Vampir* et tant d'autres. Malgré le fait que j'écoutais ça au travers de ma capsule temporelle, mes parents n'avaient jamais aimé cette musique et m'en avaient souvent donné remontrances. Je haussais les épaules face à leurs critiques, mais au moins étaient-ils vivants. Je referme tout, même les paquets de photos, de vidéos et les boules de classe. Rien de cette époque ne m'intéresse plus.

Ma main tremble un peu quand je frôle mon coin secret soigneusement protégé et crypté. Le visage s'élève devant moi. Une tête aux dimensions réelles, aux yeux bleu-gris, aux cheveux bouclés, mais mal peignés comme je les avais alors :

– Salut, Luc, murmure celui qui me fixe intensément.

– Salut, Luc, répliqué-je en m'étonnant de cet air d'ado perdu et désesparé que l'holo affiche.

J'étais ainsi il y a dix ans ?

Une gueule de gamin avec un regard frappadingue et malheureux.

– J'aurais pu craindre que tu m'aies oublié ou que tu aies refusé de me rappeler. Cela aurait été surprenant, mais comme c'est le dernier anniversaire, tu aurais pu flipper un peu trop. N'est-ce pas, mon double en chair ?

– Ouais. Et je t'avais certainement pas délaissé, mais j'avais pas besoin de toi jusqu'à présent. De toute façon, c'est ce que j'avais décidé, non ? Rien avant ces jours-ci...

– Exact ! Rien d'important avant « maintenant » ...

J'en souris presque : une IA inutilisée et récupérée par Maman dans son laboratoire de recherche quantique et qu'elle m'avait abandonnée, trop préoccupée par mille soucis avec notre père et déjà affaiblie mentalement – enfin de plus en plus fragile, devrais-je dire, car je crois qu'elle avait toujours été malade de ce côté. J'avais dix ans et demi quand je l'avais reçue en cadeau et l'IA m'avait permis de créer mon double. J'y avais passé des centaines d'heures, ou pire, essayant de lui apprendre tout ce que j'étais, jusqu'au moindre mouvement de visage, jusqu'à la plus petite expression et au plus léger tic verbal, jusqu'au dernier de mes sentiments et la plus intime de mes pensées. Père s'était moqué de moi en disant que je ne pourrais jamais y fourguer mon cerveau tellement il était fêlé :

– Eh tu te prends pour qui le mioche ? Aucun des grands spécialistes n'est parvenu à recréer un humain virtuel avec si peu de moyens. Et tu crois que ta pauvre tronche va faire mieux ?

Ses ricanements m'avaient blessé lorsqu'il avait ajouté d'un ton sarcastique que je n'avais nul besoin de manipuler une IA parce qu'elle serait de toute façon plus intelligente que moi. Je n'avais jamais rien répliqué, mais j'avais réussi au-delà de toutes mes espérances, sans plus en parler ni le lui montrer. Je l'avais cachée, enfouissant dans ce clone de moi-même, toutes mes pensées, toutes mes idées, tout ce que je ne disais jamais à personne. Jusqu'à faire de cette image de moi-même, mon seul et unique confident. Mon moi virtuel. Cet ami imaginaire que l'on se crée pour se protéger et avoir un lieu où se réfugier.

Quand les drames étaient survenus, je lui avais jeté mes craintes, mes peurs, mes angoisses, mes plus profonds traumatismes alors que notre environnement et notre famille s'effondraient un peu plus

chaque année. Lorsque Jody s'était éteinte, me laissant seul au monde, je l'avais envoyé sur les réseaux, lui trouvant un espace au cœur de celui qu'avait acquis Père avec un bail sur plus de trente longues années.

C'est en repensant à ce détail que je me souviens de ce que je dois faire.

– J'active tes connexions extérieures, murmuré-je à mon double. Tu vas t'y retrouver là-dedans ?

– Oh, mais oui... J'y ai placé de nombreux petits cailloux, formé de sacrées pistes et surtout installé de beaux programmes, super fouineurs, quand tu m'y as lâché autrefois.

Je pose mon phonecuff à côté du cube et j'établis la liaison.

– Y en a pour longtemps, *Luc* ?

– Pas mal, oui ! Sans doute plus de deux heures. J'ai déniché des choses durant toutes ces années ; il me faut simplement me réunir avec ma copie et les rapatrier ici. Écoute. Reviens quand la nuit sera avancée et on en parlera. D'acc ?

Je murmure un vague accord, avant de me lever et de redescendre. Le repas est rapide. Je m'étends et je dors un peu. Au réveil, je me sens perdu. Mon phonecuff n'est plus à mon poignet ; je ne sais rien ni de l'heure ni de ce qui a pu se passer pendant mon sommeil. Je bois un long presque-café et grimpe quatre à quatre l'escalier. L'hologramme étalé sur le bureau est affadi ; il se réactive dès que je le touche et le visage de mon double réapparaît.

– Bingo ! lance-t-il en me voyant. Petit frère du futur, j'ai tout ramené, ce qui représente pas mal de choses. Mais j'ai besoin de vérifier un truc te concernant. Quand tu m'as dupliqué puis envoyé sur les réseaux pour jouer au fureteur et mener une enquête en

dehors des flics, il y avait un inspecteur, Bardes, qui te chouchoutait et te suivait comme une ombre. C'est toujours le cas ?

– Non. Enfin si ! Un peu ! Il s'est inquiété de moi pendant trois ans et puis, petit à petit, il m'a plus ou moins laissé tomber. Il avait son boulot et s'était marié avec quelqu'un dont j'ignore tout ; ça l'occupait pas mal. Quand j'ai repris les études et que j'ai rattrapé mon retard, il est venu moins souvent et, depuis quatre ans, depuis qu'il a divorcé, il ne m'appelle plus qu'une fois par an. Toujours à la même époque, pour la date anniversaire.

– Oui, j'ai vu ça dans l'historique du phonecuff. Et pour l'enquête ? Il te suit encore ?

– Non, pas vraiment, parce que ça n'avance pas. Il n'a jamais rien eu de particulier à m'annoncer. Il est resté chargé de l'affaire, mais, à part lui, plus personne ne bosse dessus. Y a rien eu de nouveau, alors forcément...

– Rien du tout ?

– D'après lui, rien ! Il m'a montré des dossiers qui n'ont jamais été présentés ou indiqués à la presse. Des trucs que je n'avais normalement pas le droit de voir. C'est du vent, c'est vide... En tout, il y a eu onze suspects plausibles les deux premières années, tous relâchés comme tu le sais. Après ça, deux autres types ont été mis sous surveillance, mais se sont révélés au final sans intérêt et ils ont été laissés libres. Même l'idée que Maman ait été tuée dans un simulacre de suicide a été abandonnée.

– Alors, je vais reprendre le travail que tu m'as confié. Tu te rappelles pourquoi tu m'as envoyé sur les réseaux ?

– Je... Oui, murmuré-je. Enfin non, pas vraiment...

Ce qui est vrai. Le psy a posé tellement de barrières mentales en moi, m'a bourré de tellement de médicaments que des pans entiers de cette époque me manquent ou sont incomplets. Je me souviens vaguement que j'avais appris à mon double à m'hypnotiser comme le toubib le faisait. Au point que j'ignore, aujourd'hui, à quoi ou à qui attribuer cette amnésie partielle ; sans doute, est-ce un peu – beaucoup ? – des trois.

– Je suis ta mémoire, Luc. Tu voulais ne rien oublier, mais tu savais que, si on te gavait de médocs en plus des séances de thérapie, tu risquais de perdre trop de choses. Alors, tu m'as préparé pour te protéger, pour te permettre de tout retrouver s'il fallait... Je suis ta mémoire, Luc...

– Oh oui ! Ça, c'est gravé là, dans ma tête !

Je frissonne. C'est l'une des phrases clefs. Elle réveille une partie de mes souvenirs. Certains de ceux que j'avais enfouis en moi, des pensées, des histoires cachées au plus profond de moi... Un peu de l'hypnose que mon double avait pratiquée sur moi s'évanouit doucement. Les frissons me reprennent. Avant la mort de Maman, j'étais déjà brillant, mais aussi tourmenté, coléreux et instable ; sans doute, devons-nous Jody et moi tenir un peu d'elle sur cet aspect de nos caractères. Puis les événements étaient venus m'ébranler et avaient amplifié mes démons intérieurs, me faisant alterner les crises de peur, de hurlements et de repliement sur moi-même. Jusqu'à ce que le psy parvienne à me tranquilliser, jusqu'à ce qu'il m'annonce m'avoir guéri. Malgré ces problèmes, je me savais doué, d'une intelligence bien supérieure aux autres. Je n'avais ni force ni résistance face à ce qui avait secoué notre famille, mais j'avais pensé à me protéger, à conserver ce que je risquais d'oublier de ces drames.

Tout ne me revient pas encore, mais cette idée est réelle. Puis je me souviens d'autre chose. Luc pouvait enquêter, rechercher pour moi. Parce que je ne faisais pas confiance à la police, aux flics, ne les croyais pas et que même Bardes ne me paraissait pas sincère. Il ne disait pas tout au gosse frappadingue que j'étais. Oh, il me parlait beaucoup, il me présentait des documents, me racontait bien plus de détails qu'à n'importe quel civil. Mais, je savais qu'il en taisait tout autant. Je l'avais ressenti dès les premiers mois. Ses silences étaient aussi lourds et nombreux que ses paroles, comme s'il avait compris que j'avais été le témoin invisible de ce qui était arrivé, celui qui a été si effrayé qu'il a tout enfoui et scellé au fond de sa mémoire, là où rien ne pourra ressortir facilement, un secret tapi dans un recoin avec la peur et la souffrance qui lui sont associées.

Aujourd'hui, si connaître la vérité m'est devenu vital, apprendre le nom de quelque coupable que ce soit m'indiffère ; pourtant, à l'époque, c'était une obsession pour moi. Et j'avais tout fait pour essayer d'approcher cette vérité sur ces événements. Mener ma propre enquête pour en effacer les zones d'ombres, les oublis, les non-dits, mais tout taire parce que... Parce que quoi ? Qu'avais-je trouvé de si terrible autour de nous pour qu'il me faille garder le silence ? Quel était le prix de cette découverte et de ce silence ? Quelle peur était venue s'ajouter aux précédentes et m'avait fait repousser si loin la réalité ?

Mais alors que Double-Luc me parle, c'est une nouvelle clef qui se tourne, une porte qui s'entrebâille – à peine, juste un peu – sur ce passé tourmenté.

– Je me souviens... Luc, tu as trouvé quelque chose ? Exact, hein ? Tu as cherché et fouiné là où il fallait ?

– Ouais ! Frangin du futur, j'ai quelques petites choses à t'annoncer.

J'en souris presque d'entendre cette expression, comme je le faisais autrefois. À m'appeler *frangin* quand je soliloquais. J'hésite à ouvrir complètement la porte, mais je dois me libérer. Des souvenirs affluent. Avec eux, la rage et la colère jaillissent, si longtemps réprimées qu'elles veulent se transformer en haine. Parce que j'avais su. Quelque chose. Je ne suis pas encore capable de me remémorer exactement quoi. Mais la sourde impression que je n'ignorais rien de ce qui s'était réellement passé est ancrée en moi. Cette certitude monte en moi à cet instant alors que le même leitmotiv revient en force : il y a quelque chose que j'ai enfoui et repoussé pour parvenir à survivre. Une bête terrible comme l'avait nommée le psy. Comment avait-il annoncé cela ? Oh ! Oui !

« Tu caches en toi des souffrances outre cette monstrueuse entité que tu as aperçue et qui te dévore lentement. Qu'as-tu découvert ? Tu as vu quelque chose, n'est-ce pas ? C'est ce qui te mine... ». Est-ce que je le lui avais dit ? Est-ce qu'il savait et l'avait gardé pour lui ? Il me semble que non. Il avait certes utilisé cet appareil, le neuroscanner, lors de nombreuses séances. Il était forcément entré dans ma tête ; il était parvenu à extirper de moi un peu de ce que je cachais et taisais. Ce que j'avais vu. Un peu, mais pas tout...

La colère me saisit. Ce psy m'avait soigné, guéri de cette peur, l'avait refoulée loin, au plus profond de moi, et voilà que Luc, mon double du passé, agite tout cela, se met à tout réveiller. Je ferme les yeux. Il est trop tard. Je n'ai pas le choix ; il me faut apprendre.

– Explique-moi, Luc...

– Tu as envoyé une copie de nous sur les réseaux ; lui et moi avons pas mal fouiné. Sans rien trouver les premiers temps. Ensuite, au fil des années, nous avons découvert deux éléments qui paraissent importants, tous deux à propos de ce sur quoi tu t'étais interrogé. Non ! Attends avant de me questionner. Tous deux concernent des prises de vue par des caméras. Mais je dois faire doucement, tu as des trous de mémoire, des souvenirs que le psy a effacés ou plutôt atténués pour qu'ils ne te reviennent pas facilement à l'esprit. Tu n'as plus d'intégrité. Tu le savais, nous avons préparé ce qu'il fallait pour ça, toi et moi. Je dois procéder par petites touches. Et pour commencer, je dois te raconter ce qui s'est passé puis évoquer l'enquête qui a suivi. Tu ne parviendras à retrouver toute ta mémoire que si je t'explique de nouveau tout, jusqu'au moindre détail.

– Tu crois que c'est important ?

Je suis déstabilisé. Je ne sais si mon double parle de réalité ou d'éléments que nous avons transformés pour me protéger. À moins qu'il n'évoque les influences de mon psy, ce qu'il avait atténué ou modifié dans mon esprit. Je respire un grand coup ; je sens ma poitrine se soulever avec oppression, mon ventre est crispé et me démange. Mes lèvres sont un mince fil que je serre. J'ouvre les mains et je l'écoute, avec un calme que je me force à conserver :

– S'il faut relancer l'enquête, une IA comme moi ne pourra jamais amener ces preuves devant la police. Même si je suis ton double presque parfait de l'époque où tu as terminé ma conception, on ne me croira pas ; nul ne prêtera attention à ce que je pourrais présenter, quelle qu'en soit la forme.

– En message anonyme ?

– Un corbeau numérique... Eh ! Eh ! Nous sommes géniaux, toi comme moi, mais ils chercheront l'origine des informations. Tu seras sans doute suspecté et ça n'arrangerait rien. Tu te vois bloqué ici au lieu de partir près de Jupiter ?

– Merde ! Non ! Si l'enquête redémarre, il ne faut pas que j'y sois mêlé. Qu'il trouve celle ou celui qui a fait ça, mais sans détruire de nouveau mon futur.

– J'ai eu le temps d'y réfléchir.

* * *

Quand nous revînmes, Jody et moi, de cette journée passée au proche bourg pour célébrer le carnaval, nous étions fatigués. Nos skates volants nous ramenèrent plus que nous ne les guidâmes. Nous avions joué, mangé et fait les fous. Mais pas ri – aucun adulte, aucun enfant n'avait ri d'ailleurs. Ce n'était pas une vraie fête, plutôt la fin d'une ancienne vie, un départ sans joie pour ceux du village. Pour notre part, nous rentrions à cause de sa maladie ; durant la dernière heure, elle avait eu mal et s'était presque évanouie. Heureusement, sans que personne ne le remarquât. Le myélome muté de Jody s'était agrandi malgré le traitement ; on parlait de l'isoler à l'hôpital pour un nouveau protocole médical. Ses soucis étaient apparus l'année précédente, plusieurs mois avant que Maman ne se suicide. Depuis, Jody pleurait souvent. Moi aussi. L'assurance-vie maternelle avait permis de lui assurer un suivi à la maison. La tumeur avait régressé, mais, aujourd'hui, elle revenait à la charge. L'opération qui avait retiré la première sur son torse avait dû être réitérée et les deux cicatrices la brûlaient autant qu'une marque au fer rouge.

Nous n'en parlions presque pas. Ni entre nous, ni avec Père qui considérait que Jody aurait été mieux soignée et plus à sa place à l'hôpital. Je m'éloignais dès qu'ils se disputaient à ce sujet. Même si leur affrontement verbal était moins terrible que ceux qu'il avait eus après Maman, sur ce sujet, comme sur bien d'autres.

Sur le chemin du retour, nous ne parlâmes pas. Tout était calme à notre arrivée devant la maison. Je déposai mon skate dans le couloir de l'entrée puis j'attendis Jody. Elle allait doucement et je dus l'aider à monter l'escalier. Dehors, notre père avait fini d'installer les nouvelles antennes d'accès aux réseaux ; à l'intérieur, des câbles qui n'étaient pas encore dans leurs gaines traînaient par terre. Comme d'habitude, le chantier qui aurait déjà dû être achevé ce jour-là allait s'éterniser. Ce qui faisait rager ma sœur. Comme cela avait énervé Maman autrefois, mais elle ne disait presque plus rien les derniers mois. Jody, elle, houspillait notre père plus souvent et ne se gênait pas pour se montrer agressive à son égard.

En arrivant à l'étage, elle remarqua la porte de la chambre parentale ouverte ; il était donc dedans, sans doute encore avachi sur le lit. Elle s'en approcha, repoussant mon bras, et maugréant déjà, malgré sa fatigue :

– Papa ! Tu avais promis que tout serait fini avant quatre heures et...

Je la vis s'immobiliser et tomber à genoux en hurlant. Je franchis les deux mètres en courant et me figeai. Le sang, une immense tache vermeille, me fit vaciller. Ensuite, ce fut le fusil et, seulement après, le corps dans son jean et ce polo vert au ventre déchiqueté. Mon tremblement s'accrut et je portai mon poing à la bouche, le mordant jusqu'au sang. Dans ma jambe de combinaison, l'urine

chaude me souillait et coulait sur le plancher, venant se mêler à la flaque rouge et sombre.

Le hurlement de Jody n'en finissait pas. Je sentis qu'elle se tournait vers moi et se mettait à me taper et me griffer, tant elle était apeurée. La douleur de sa maladie dans son torse était en train d'exploser ; je le comprenais à ses traits déformés. Je me reculai, avant de faire demi-tour pour me planter au sommet de l'escalier. Les caméras de surveillance que Papa venait d'installer me fixaient ; une minuscule lumière brillait près de l'objectif. Les voir me fit réagir ; je glissai les doigts sur mon phonecuff. Ma peau me parut gelée et mes ongles sales de terre. J'hésitai puis je murmurai le numéro d'urgence. Police. Je bafouillai quelque chose avant de revenir devant le corps paternel et de me planter là, incapable de bouger, les yeux rivés sur le trou béant du ventre. Les sirènes, les bruits de course dans le couloir puis l'escalier, les appels. Nous restâmes immobiles, tétanisés. Jusqu'à ce que deux mains me prennent fermement par les épaules, me tirent en arrière puis me fassent pivoter. Aujourd'hui, le seul souvenir du visage de la policière qui m'agrippa se réduit à une face ronde et indistincte, mais tavelée de taches de son, avec des mèches rousses.

* * *

– Oui, c'est ça. Il y avait des caméras et la police avait forcément exploité les images. C'est le cas, bien sûr. À part qu'il y a un couac...

– Je le connais, répliqué-je à mon moi-virtuel. Toutes les mémoires d'enregistrement s'étaient volatilisées à l'époque. Bardes me l'a appris à mes seize ans ; il avait confirmé ce que j'avais dit.

– Et il t'a expliqué les raisons de ces disparitions ?

– Non. Mais c’est sans importance, n’est-ce pas ?

– Ah, au contraire, c’est primordial ! Ces mémoires n’étaient pas effacées. On les a remplacées par des blocs vierges. Or, Père disposait de deux TéraPacks qui avaient stocké tout ce que les caméras filmaient pendant qu’il faisait ses travaux, puis quand on est rentrés, nous et Jody. Tout jusqu’à l’arrivée des flics et même après. Pourtant, la police n’a rien récupéré. Le matériel était vidé de son contenu. Piouf ! plus rien

Je ferme les yeux. Dans ma tête, tout se mélange de nouveau. Mon double parle de nous. Moi et lui. Nous serions donc réellement « *un seul esprit* » de son point de vue ? Tel que je l’avais imaginé, conçu et créé avant les drames ? Oui ! Il a peut-être changé au cours des années, mais il reste moi ; il a tous mes souvenirs, tout ce que je lui avais donné de moi, absolument tout. C’est vrai. Nous sommes Luc et nous avons survécu. Nous ! Je secoue la tête pour réagir :

– Ah ! Il m’avait dit que l’enregistrement avant notre arrivée était altéré et...

– Il t’a menti. Je ne sais pas pourquoi, mais c’est faux. J’ai fouillé les réseaux à fond et je suis allé me balader dans toutes les banques d’infos de la police européenne. J’ai le dossier complet des premières heures jusqu’à aujourd’hui. Pas très beau ; Bardes est une salope qui t’a berné plusieurs fois.

– Il ne pouvait peut-être pas tout me dire.

– Tu parles ! Pourquoi t’aurait-il présenté, dans ce cas, des documents confidentiels auxquels tu n’aurais jamais dû avoir accès ? Tu viens de me le confirmer et c’est inscrit dans les registres officiels.

– Je ne comprends pas...

– Regarde cette vidéo, frangin du futur.

C'est un petit film qu'il me passe en accéléré. On y voit un bout d'exploitation agricole et le coin d'un bâtiment. Une ferme. Un couple sort ; ils font je ne sais quoi, disparaissent du champ de la caméra puis y réapparaissent avant que la femme ne rentre. L'homme reste occupé dehors puis la rejoint.

– Tu sais qui c'est ? demande mon autre Luc.

– Il me semble. C'est Victorien et Mathilde, c'est ça, hein ? Ils font partie de ceux qui ont obtenu le droit d'exploitation de la première zone d'agriculture écologique, au nord du secteur.

– Oui ! Mais Mathilde...

– Quoi Mathilde ?

– C'est la sœur de Lucent.

Je me tais, crispé.

– Et alors ? On était des mioches à l'époque et c'est lui qui s'est tué tout seul dans son jetcar. Ça a été prouvé ; c'était pas notre faute !

– Sauf que la famille de Lucent a dit qu'il avait fait un écart pour éviter Jody parce qu'on a déboulé comme des fous sur la route avec nos skates volants. Ils ont toujours clamé que nos parents nous ont couverts et ont payé pour que l'affaire soit étouffée ; ils ont rejeté la thèse des experts certifiant que Lucent avait débranché la conduite automatique...

– C'est n'importe quoi.

– Je sais, mais pas pour eux. Ils s'étaient déjà pris le bec avec notre père plusieurs fois, si tu t'en souviens.

– Ouais ! Et que vient faire ce film dans cette histoire ? Et, d'abord, il sort d'où ?

– De la caméra VJ-651. N'oublie pas que les contrôles étaient obligatoires les premières années dans ces zones de renouveau. J'ai

récupéré quelques vidéos parmi les archives du Ministère de l'Écologie et des Ressources Naturelles, dans le département qui s'occupe de ces choses-là ; elles ne sont officiellement pas référencées, mais leur accès ne dispose pas d'une sécurité extravagante. En tous cas, regarde la date et l'heure.

Je blêmis. Dans le petit rectangle noir, en bas à droite, s'affiche l'horodatage : celui du jour où Père a été assassiné. Suivi de l'heure : douze heures quarante. Le médecin légiste et son robot nous avaient annoncé l'heure du décès entre douze et treize.

– Je... Ça confirme simplement qu'ils sont innocents. Ils ont été interrogés et disculpés de tout, Luc.

– Voici un autre film. J'ai eu le temps de tous les vérifier et les comparer. Même caméra. Je te le montre en simultané avec le précédent.

Le double hologramme s'élève. Tout y est exactement semblable ; il n'y a nul besoin d'être grand clerc. Seule change la date, presque six semaines d'écart. Comme l'enregistrement est couplé à des détecteurs de mouvement, il y a de nombreux trous ; eux aussi, rigoureusement identiques.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? m'étonné-je.

– Qu'ils ont copié la séquence la plus ancienne pour remplacer la seconde. Bon, je ne te montre pas toutes les vidéos, mais c'est pareil pour les huit caméras du domaine. Voici la VJ-652, six semaines avant le meurtre.

– Oui, ça correspond au moment où ils quittent le champ de la 651 et celui où ils réapparaissent. Les vingt minutes qui manquent.

– Regarde ça !

Je jure sourdement. Je me sens perdu : rien ne concorde, me semble-t-il...

– Attends, pour faire ce genre de modification, il faut pénétrer dans les archives du Ministère et je suis sûr qu'ils y ont des copies, non ?

– Non pas de sauvegarde au-delà de quelques jours. Ni maintenant ni à l'époque où tout a commencé. Ça se faisait au tout début, tout début. Mais il y a dix ans, il y avait déjà douze mille caméras implantées et plus personne pour s'en occuper ; depuis, le nombre a tellement augmenté que les vidéos ne sont conservées qu'aux seules fins d'analyses automatisées en complément des capteurs biométriques, météorologiques et agricoles. Tout ce matériel ne sert plus de système de surveillance et n'a plus la même importance qu'à ce moment-là. D'ailleurs, ils ne manipulent que les deux ou trois derniers jours enregistrés. Pour les autres, eh bien, aucun film n'est détruit, mais leur archivage devient gigantesque.

– Et tu vas me dire que c'est facile d'y accéder ?

– L'enfance de l'art. N'importe quelle personne un peu plus douée que la moyenne et disposant d'une IA suffisamment complète y parviendrait. Or, je te rappelle qu'on ne confie pas une exploitation écologique à n'importe quel quidam.

– D'acc...

– La police a forcément réalisé cette analyse. Là aussi, Bardes te l'a caché, mais sache que Mathilde a été soupçonnée et bien plus longuement interrogée qu'il ne te l'avait dit à l'époque. Ensuite, tout a été abandonné contre elle et les flics ne sont pas allés plus loin.

– Pourquoi ? demandé-je agacé.

– Parlons d'un autre film, tu comprendras.

Dehors, il fait sombre.

Minuit quarante-deux indique mon phonecuff. Je m'étire, me lève et marche un peu. Une certaine fébrilité m'envahit, mais la colère ne revient pas. Ni la rage. Je sens que les souvenirs vont refaire surface. Lentement et par petites touches. Ce qui m'inquiète à cause de tout ce qu'ils pourraient receler, sans pourtant m'effrayer plus que cela. Sans doute, est-ce parce qu'aujourd'hui je suis assez fort pour les affronter et pour apprendre ce que mon Double-Luc aurait découvert, même si rien en moi ne me permet de deviner ce que c'est. Oh ! L'objectif est de ramener ce qui est enfoui en moi, mais je ne comprends pas son cheminement ni dans quelle direction je suis mené. Pourtant, j'avais forcément voulu qu'il en soit ainsi lorsque je l'avais programmé. OK ! Donc, je savais déjà, à cette époque, quels étaient les dangers que j'encourais ; ce qui signifie que j'avais prévu de réveiller lesdits souvenirs de façon tordue pour pouvoir affronter la réalité. Sauf, que pour l'instant, j'ai l'impression de marcher dans une étrange mélasse. Ou plutôt de ne pas avancer, de simplement rester englué quelque part. Je descends pour attraper une capsule autochauffante de thé. En me réinstallant devant l'hologramme de moi-même, je soupire, avant de lancer, résigné :

– D'acc ! Vas-y ! Montre-moi la suite...

Je me cale de mon mieux contre le dossier de la chaise et je regarde le film s'élever alors que Double-Luc s'efface sur le côté. Mes mains en lâchent presque la capsule. Ce que je vois est impossible : c'est l'escalier de la maison. La dernière partie avec le couloir de l'étage, la chambre de nos parents et l'entrée de la salle de bain toujours fermée. La vidéo est datée du jour du meurtre à midi cinquante-deux. J'y aperçois notre père monter, franchir la porte

puis jeter son pull et son polo. Je devine qu'il farfouille dans l'armoire avant d'enfiler une tenue plus propre. L'ombre apparaît à cet instant. Elle court, mains crispées sur le fusil. La silhouette – que je distingue à peine – se précipite vers la chambre et tire. Le corps paternel tombe en arrière et s'étale au sol. Je vois un nouvel éclair, le second coup de feu. Puis le meurtrier recule, laisse choir l'arme au pied de mon père avant de faire demi-tour et de bondir vers l'escalier.

Je hurle. Encore et sans fin, alors que les démons que j'avais retenus captifs jusqu'à présent s'évadent de moi et de mon esprit, trop longtemps emprisonnés. Ma chaise tombe en arrière et moi à genoux. Double-Luc stoppe le film et zoome sur le visage de la silhouette qui s'enfuit. Celui de Jody, sur lequel un mélange de détermination et de surprise se mêle. Je bafouille. Mon double me reprend :

– Exactement, elle vient de comprendre que les caméras fonctionnent, même si notre père n'a pas terminé de cacher les câbles, elles sont déjà reliées au système central...

Ma voix se casse quand je demande, incapable de quitter des yeux le visage familier :

– Elle a changé les blocs mémoires, c'est ça ? Elle en a mis des neufs et a détruit les autres.

– C'est vraisemblable. Apparemment, la police n'a jamais retrouvé les originaux.

– Mais toi oui.

– Non. Je ne les ai pas. Ils sont sans doute brisés et ont fini dans la déchetterie du secteur, il y a dix ans.

– Hey ! Mais alors d'où sortent ces enregistrements ?

– Ah ! Père avait un compte particulier et permanent dans la société pour laquelle il travaillait. Il existe toujours et n’a jamais été supprimé. Il faut dire qu’il ne prend guère de place. On n’y trouve qu’une vingtaine de vidéos de quelques minutes et des documents cryptés, apparemment sans intérêt pour nous. Quand il a branché les caméras, il a activé ce compte pour que les films y soient copiés simultanément.

– Pourquoi ?

Silence. Puis Double-Luc murmure :

– À ton avis ?

– Je n’en sais rien. Il craignait qu’on soit cambriolés ?

Nouveau silence.

– Non ! Simplement, il n’avait confiance en personne, ni en nous, ni en Maman quand elle était encore là, me répond mon sosie virtuel d’une voix sourde.

J’ignore si tout cela est terrible ou un aveu de faiblesse, mais j’acquiesce. Oui, Père s’était toujours défié de nous. Autant de Jody que de moi. Cela voulait-il dire qu’il se doutait que Jody... ? Les frissons qui m’agitent font remonter ma colère et ma peur, un début de haine. Avions-nous eu raison, mon aînée et moi, de songer qu’il faisait partie d’une sorte de société secrète ou de mafia, qu’il trafiquait de sombres actions ? Ah ! Quelle importance aujourd’hui ? Ce court film me montre que ce n’était pas quelqu’un de cette hypothétique confrérie qui l’avait tué. Je me sens perdu. Je fixe l’hologramme parfaitement net de ma sœur, son visage levé avec cette expression si violente et interrogative à la fois qui lui était habituelle.

– Luc ? Tu veux l’autre...

La voix de mon double virtuel me fait sursauter.

– Quoi ? Tu as encore autre chose ? C'est ça ?

– Je t'ai dit que Bardes t'avait menti. Par omission généralement. Il faut que je te parle de la mort de Maman.

– Non ! Je ne veux rien savoir... Je... Qu'as-tu trouvé de si terrible ? Jody ne peut pas...

Il efface la scène figée qui la montre. Seul mon double, mon visage d'ado aux yeux hallucinés, se dresse devant moi. Il m'assène alors ce qui me paraît être le coup de grâce :

– Je t'ai dit que j'ai pu faire sauter tous les verrous ; j'ai eu le temps. J'ai récupéré tout le dossier de notre famille. Tout ce que Bardes a eu entre les mains. Tu ne te souviens pas de tout parce que tu étais déjà à l'hôpital psychiatrique. Dans le rapport du médecin légiste sur Maman, il est indiqué qu'une faible dose d'alcool a été ingérée juste avant son suicide et sa mort. Des traces d'une variante GHB ont été trouvées ; elles se dissipent très vite et lesdites traces étaient infinitésimales, trop pour être probantes...

– Du GHB ?

– C'est un psychotrope dépresseur, quasi indétectable, un gamma-hydroxybutyrate qu'on appelait autrefois la drogue de viol. Il s'obtient facilement et on peut en fabriquer sans difficulté avec un labo de chimie organique portatif comme celui qu'avait notre pater...

– Tu veux dire que...

– Je ne veux rien dire ; je te redonne simplement ce que j'ai pu récupérer dans les archives de l'enquête. Les flics ont soupçonné Père de lui avoir fait ingérer un peu d'alcool et de GHB. À faible dose sans doute... Mais, dans son état de fragilité mentale, la police scientifique n'écartait pas la possibilité d'une incitation au suicide.

Certains dérivés de cette drogue ne sont décelables qu'à condition de faire l'analyse dans les six heures. C'était trop limite. Aucune certitude. Des soupçons tout au plus. Rien n'a jamais pu être prouvé ni étayé.

– Ah !

– Bien sûr, les enquêteurs n'ont pas suspecté que notre vieux.

– Jody aussi ?

– Ça va de soi. Tu avais un peu plus de douze ans et déjà des problèmes de cohésion de pensée qui t'ont immédiatement écarté après deux interrogatoires. Il aurait fallu que tu sois capable d'échafauder un plan particulièrement compliqué et tu n'en avais pas les moyens. Les psys ont été formels : tu étais trop frappingue pour réussir un truc comme ça. Par contre...

» Moi, je ne comptais pas puisque tu n'as jamais parlé de ce que j'étais. Mais pas notre grande sœur. Elle a été très longuement interrogée lors de quatre séances. Sans la brusquer, presque gentiment, si j'en crois les rapports. Mais ses témoignages sont nombreux. Il lui a même été clairement demandé à quoi servait le laboratoire portatif de notre père, si elle savait l'utiliser et si elle connaissait le GHB, ainsi que d'autres drogues comme le GBL ou la 1,4 Butanediol...

– Stop ! Je... Je dois réfléchir. C'est impossible. Jody avait quatorze ans et quelques...

Je me lève. La tête me tourne. Je regarde mon lit d'ado, mais il y a de la poussière sur le drap déchiré. Je préfère descendre, me laver sommairement et m'enrouler dans l'épais duvet que j'ai amené. Étrangement, je m'endors à peine étendu.

Sans doute, cauchemardé-je, mais je n'en garde nul souvenir.

* * *

La vibration de mon phonecuff me réveille en sursaut. Dix heures. Je valide l'appel sans vérifier qui me contacte, ni si je suis présentable – je crois que je dois avoir une tête terrible, comme après la seule cuite que j'ai eue, durant ma vie d'étudiant en plus. Le visage devant moi me dit vaguement quelque chose, le nom qui s'affiche aussi. Il me faut quand même pas mal de secondes avant que je réagisse. Leonardo Sylverso, mon responsable financier à la CGCCH Bank Insurance of Pekin. Agence de Milan.

– Monsieur Berstein, bonjour. Toutes mes excuses si je vous réveille, mais je me devais de vous joindre...

– Pour quelle affaire ?

– Au sujet de la fin de votre couverture éducation. Celle-ci sera automatiquement clôturée dans quelques jours et, selon les dispositions de l'assurance-vie de votre mère, vous pourrez toucher à partir de cette date, le solde de la rente prévue dans son contrat. Je me permets de vous rappeler que ceci doit se faire en votre présence avec une signature physique ou par mandatement de votre représentant, tel que votre avocat. Comme la fin de l'année approche et que, souvent, on se déplace à ces occasions, j'aurais souhaité prendre rendez-vous dès maintenant.

– Ah ! OK !

Je reste plusieurs secondes à rassembler mes idées et tenter de comprendre. Assurance ! Oui, la rente éducation liée à l'assurance-vie de Maman. Lorsque cette rente s'achèvera, je dois toucher... Je ferme les yeux. Non pas le jackpot, mais suffisamment d'argent pour être à l'abri des gros coups durs pendant quelque temps. Je frémis et

je le regarde bien en face, avant de demander d'une voix que j'essaie de rendre la plus calme possible :

– Quelle est la meilleure date ? J'aurais bientôt la cérémonie de remise des diplômes : je suis ingénieur. Après ça, je quitte Terre. D'ici le mois de février. Je l'avais expressément signalé. Du coup, il faut que ce soit avant mon départ...

– Puis-je vous proposer le mardi 14 janvier. Vers dix heures ? Cela vous convient-il ? ... Oui ? Parfait ! Je vous confirme donc : dix heures dans nos locaux régionaux. Ils sont rue du président René Dunan, dans le huitième à Lyones-Grandes. Vous n'avez nul besoin de venir à Milan.

J'acquiesce et je veux raccrocher poliment, quand il ajoute :

– Hum ! Excusez-moi d'insister, mais cette signature est devenue obligatoire à cause de la loi européenne DLE-841-12. Il se trouve que la durée d'application des dispositions associées a été augmentée d'un semestre pour tenir compte des harmonisations en cours au sein des planètes. Ceci est officiel depuis hier et vous exonère des droits fiscaux puisque vous partirez travailler au moins trois ans dans les colonies jupitériennes. C'est toujours ce que vous avez prévu, n'est-ce pas ?

– Ah ! Et... euh ! Ça veut dire quoi en clair ?

– Que la part successorale qui aurait dû revenir à votre sœur, Jody Bernstein, et qui vous échoit donc, bénéficiera du même abattement fiscal.

– D'acc. Merci de l'info. Je... Attendez ! Dites-moi, monsieur Sylverso, est-ce que vous savez si ma sœur était au courant des dispositions de cette assurance-vie de Maman ?

– Je n’étais pas en charge de ces dossiers à cette époque, mais je peux vérifier... Hum... Oui... Elle devait peut-être en connaître les termes ; elle avait accès au contrat, puisqu’elle a été émancipée à ses quatorze ans... Un peu avant que votre mère ne... disparaisse brutalement... Elle avait signé les annexes la nommant votre tutrice en cas de décès de l’un ou l’autre de vos parents, ce qui couvrait la période avant votre majorité légale, jusqu’à vos seize ans donc. Ceci n’a pu se réaliser à cause de sa maladie, mais... voilà...

Je le remercie et coupe, avant de m’extirper en toute hâte de mon duvet et de monter jusqu’à mon ancienne chambre.

– Double-Luc, écoute ça ! lui lancé-je en lui détaillant cet échange avec Sylverso.

– Je suis au courant...

– Comment ça ? Tu sais...

– Comme je t’ai dit, j’ai eu le temps de fouiner et d’apprendre. Jody était malade et son traitement était particulièrement onéreux. Nos parents avaient de l’argent, mais n’étaient pas très chauds pour des soins aussi coûteux. Père aurait préféré que l’hôpital se charge de tout et ne plus... en entendre parler.

– Je sais, mais...

– Maman était trop fragile pour s’occuper de cela ; elle plaignait Jody, mais ne faisait rien. Ta sœur voulait, elle, avoir...

– Avoir les meilleurs toubibs du coin, c’est ça ?

Je réfléchis de longues secondes avant d’oser ajouter :

– Elle aurait tué Maman pour l’assurance-vie ?

– Oui, évidemment ! Tu l’avais déjà deviné et mis dans mes mémoires.

– Mais Père ? Pourquoi aurait-il fait quoi que ce soit contre elle ? Son assurance est versée sous forme de rente mensuelle. Ça ne lui amenait rien d'immédiat.

– Papa n'avait pas confiance en nous et Jody...

– Merde ! Je sais ! Purée de...

Je crie et tape du poing.

Je dois comprendre que notre père avait deviné ce qui était arrivé : Jody avait accès à son laboratoire portatif. Ce qui signifiait que Maman avait sans doute été droguée, que Jody avait été interrogée. L'évidence me frappe en pleine face : ma sœur l'avait supprimé avant qu'il n'en découvre trop et la dénonce. Je saute en l'air et hurle comme un dément alors que mon phonecuff vibre de nouveau. Mon cœur met plusieurs secondes à se calmer. Mes mains à ne plus trembler.

– Zut ! C'est Bardes ! Qu'est-ce qu'il veut ? Il est collant là...

Sauf que... j'hésite à peine et me reprends :

– Il pourra nous aider ; faut que je lui explique tout ce que t'as trouvé, Double-Luc. Tu ne peux pas lui parler, mais moi si.

– Non, ne réponds pas, murmure mon double. Je dois te montrer d'autres choses avant. Ne...

– Zut et merde ! J'en ai déjà trop entendu.

Je bascule le contacteur de mon ordinateur-lame. Mon sosie-virtuel s'évanouit et je pose ma main sur mon poignet. La tête de l'inspecteur est aussi malade qu'hier. Pourtant, le revoir me rassure presque. Sans m'occuper de la raison de son appel, je parle et bafouille avant de parvenir à lui expliquer quelque chose de cohérent et d'ajouter :

– Je... Je ne sais pas quoi faire... Je suis perdu... Il faut que vous m'aidiez...

– Tu ne crois pas que ce serait plutôt ton psy que tu devrais contacter ?

– Je... Non... Il n'y a que vous pour ce genre de choses...

– OK ! J'arrive. Laisse-moi le temps d'être là. Disons... D'ici une heure...

Je coupe la communication avant qu'il n'ajoute quoi que ce soit d'autre et je redescends. Je prends du *Clomipramine* *RPG 8* dans ma trousse de toilette. J'en avale deux. Pas malin comme idée, mais je n'arrête pas de trembler et je sens qu'une crise est en train d'enfler dans ma tête. Angoisse et peur. Des bouffées bien pires que toutes celles que j'ai connues jusqu'à présent. Même en fermant les yeux, j'ai devant moi le visage malade de Jody, la dernière vision que j'en avais eue quelques semaines avant sa mort. À moins que ce ne soit quelques jours ; je ne sais plus. L'un des myélomes barraît de manière tragique sa figure, zigzaguant d'une arcade sourcilière au menton sur toute la joue, rejoignant lentement celui de sa poitrine et l'autre qui déchirait son ventre. Je reste à tourner en rond, sans avoir aucune idée du temps qui s'écoule. Pourtant, l'heure que m'a annoncée l'inspecteur me paraît ne durer que quelques minutes et je suis soulagé de le voir débarquer de son jetcar banalisé, les marques « Police » rendues invisibles sur les portières et pare-brise.

Je le mène directement dans ma chambre, attrapant au passage une chaise de la cuisine. Il s'installe et m'écoute sans m'interrompre une seule fois. Quand je me tais, il m'observe avec une telle intensité que j'en suis mal à l'aise.

– Donc, Jody a tué vos parents pour se payer des traitements onéreux et espérer être sauvée. Elle connaissait les clauses du contrat d'assurance-vie maternel, savait votre mère très fragile psychologiquement – ce qui n'est pas un mystère puisque tu tiens d'elle tes problèmes. Ensuite, elle a supprimé ton père qui commençait à se douter de son acte. Enfin, pour couronner le tout, elle a tenté de faire porter les soupçons à Mathilde Livron, la sœur de Lucent qui est mort en jetcar, une mort qui, selon certaines rumeurs, aurait été provoquée par des idioties de vous deux. C'est ça ?

– Oui, inspecteur.

– Pourquoi Mathilde ?

– Je... Notre père avait prêté de l'argent à certaines gens du coin.

– Nous sommes au courant ; ces quelques personnes étaient dans notre liste de suspects, d'autant qu'aucun n'avait totalement remboursé ses dettes. J'ai encore quelques noms en tête : Mélisa Ton'Ding, Daniel Rudas et d'autres.

– Il y avait aussi Victorien, le mari de Mathilde.

– Oui ! Mais ce n'était pas intéressant. Tous deux possédaient un alibi que nous avons pu vérifier et qui est inattaquable.

Il se tait, croise les doigts lentement, les décroise sans cesser de me fixer.

– Luc, tu es issu d'une famille à problèmes. Ta mère était mentalement malade avec des penchants suicidaires ; ton père avait quelques accointances avec la pègre, ainsi que certaines tendances sadiques qu'il cachait parfaitement bien, mais que la police européenne a fini par découvrir après son assassinat. Ce qui nous a amenés à des enquêtes assez poussées sur les milieux qu'il fréquentait. Mais là n'est pas le sujet, car sa mort n'est pas en rapport

avec ses activités disons... parallèles. Ajoutons que ta sœur et toi étiez instables, fantasques et mythomanes, à cause de vos parents. Un cocktail détonnant.

Il se lève et avance jusqu'à mon ordinateur-lame, posant près de lui un bloc de métal poli et brillant.

– Je suppose que toutes les informations dont tu viens de me parler se trouvent dans ton ordinateur, lance-t-il en plaquant son cube contre la lame.

Devant mon regard intrigué, il ajoute :

– Ce petit appareil s'appelle un *générateur*. Un générateur heuristique capable d'absorber ton disque et la mémoire de ton système sans sourciller et d'analyser tout ce qu'il déniche en peu de temps, quel que soit son niveau de cryptage et de sécurité. Un flic numérique si tu préfères. Le rêve de tout investigateur comme moi depuis des siècles...

– Je connais, répliqué-je, sans avouer que ce n'est pas le cube qui m'intrigue, mais sa réaction.

– C'est vrai qu'il y en a dans les dramas et les séries-web. Je viens de lui indiquer ce qu'il doit chercher ; il va me le ramener gentiment et rapidement. Nous allons commencer par le film sur Mathilde justement. Contrairement à ce que celui qui t'a transmis ça, nous avons déjà trouvé et comparé ces deux séquences identiques. Comment ? Ça ne te regarde pas. Mais nous les connaissions et avons repéré le faux, bien évidemment.

– Alors pourquoi vous n'avez rien fait ?

– Parce qu'à l'époque, nous n'avions pas découvert qui avait modifié ces bouts de films. Il est amusant de voir ressortir ceci

maintenant, après tant d'années. D'autant que nous savons laquelle des séquences est la bonne, laquelle est erronée.

– Comment ça ?

– Celle du jour où ton père est mort est authentique ; elle n'a pas été trafiquée. C'est celle qui est antérieure de six semaines qui en est la copie. Vois-tu, sur chaque enregistrement, est déposée une estampille horodatée et indécélable pour qui ne connaît pas l'algorithme qui a été utilisé. Du moins jusqu'à présent. En 2116, dans le cadre de l'enquête, nous avons dupliqué ces enregistrements sans en avertir qui que ce soit et sans laisser de traces nulle part. Nous avons travaillé sur les originaux et conservé les doublons dans les archives du Ministère. Bien sûr, les IA affectées à l'analyse des films ont constaté le fait que certains fichiers étaient rigoureusement identiques. Jusque dans l'estampille dont tout le monde ignorait l'existence... Nous avons donc interrogé Mathilde et son mari. Leur innocence fut facile à démontrer. Ce qui nous a obligés à rechercher ailleurs, à nous inquiéter d'autres raisons de ce maquillage. Hélas, nous n'avons rien trouvé.

Il marque un silence, tapote la table du bout des doigts :

– Or, il y a six ans, quelqu'un s'est introduit dans ces archives et a remplacé les enregistrements erronés par des films portant cette fois l'estampille correcte, recréée avec un soin extrême et parfait. Ce qui signifiait que quelqu'un s'était aperçu de sa bourde et tentait de la réparer.

– Je ne comprends pas.

Il me fixe, hausse les épaules et grommelle :

– Putain d'acier mou ! Cette saleté de psy t'a abîmé le cerveau encore plus qu'auparavant... à vouloir enfoncer tes souvenirs si

profonds et les rendre inaccessibles. Bon ! Regardons l'autre vidéo dans ce cas.

Devant nous, Jody monte de nouveau l'escalier pour tuer notre père. L'inspecteur visionne le bout de film plusieurs fois et secoue la tête :

– Luc, l'IA de ton double n'est pas aussi douée que tu le crois. Elle a fait une légère erreur. Infime... mais troublante.

Je ne dis rien, mais fronce les sourcils. Comment connaît-il mon autre Luc ? Et sur quoi se serait-il trompé ? Son *génèrheur* lui aurait-il déjà indiqué son existence. Mais je n'ai pas le temps d'y penser plus : de son index tendu qui aurait besoin d'être manucuré, Bardes montre mes mains.

– Tes gants.

– Quoi ? demandé-je, effaré.

– En dehors de celles de ton père, aucune empreinte n'a été découverte sur ce fusil. La personne qui l'a utilisé avait donc des protections, car ni la crosse ni la gâchette n'ont été nettoyées, cela aurait effacé ces empreintes. Or ta sœur ne porte rien de particulier aux mains sur ce film.

– Elle ? Des... des gants dermiques ? On dirait que ses doigts brillent.

– Ah ? Elle avait l'habitude de cela ?

– Je... Je ne m'en souviens pas.

– Non, tu ne l'as jamais vu avec. Mais cela n'a aucune importance. Regarde mieux l'arme qui tombe par terre.

– Oui, balbutié-je.

– Elle se retrouve sur le plancher, aux pieds du corps. Alors que nous l'avons trouvée en travers de ses chevilles. Vous aussi, vous

l'aviez découvert ainsi. Or les caméras enregistraient tout ce qui était visible depuis l'escalier. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

Silence. Mes yeux ne quittent pas les siens. Je frémis. Un mélange de froid et de peur.

– Évidemment que tu connais ce détail puisqu'il y a ce film, murmure-t-il avec un air moqueur. Il a sans doute été lancé avec rage et violence. Tu aurais fait ça, toi, de le poser alors que tu viens de tuer ton père ? Certainement pas ! Tu aurais été en train de trembler et tu l'aurais soit lâché, laissé choir comme Jody, soit jeté. N'est-ce pas ?

– Je... Je ne sais pas. Oui, peut-être.

– C'est sûr, au contraire. Tu étais bien trop fébrile et apeuré de ton acte pour l'abandonner simplement. Non ? On ne peut pas rester calme après une telle... exécution ? Surtout toi qui étais une boule de nerfs, de rage et de hurlements, qui as dû arriver surexcité et sans doute hagard. On ne peut pas rester calme...

– Oui ! Non ! On ne peut pas rester calme. Je... Non ! Ce n'est pas...

– Ce n'est pas quoi ?

– Ça ne s'est pas passé comme ça...

– Ah ! Bon ! Dans ce cas, explique-moi ce que tu as fait. Tu l'as jeté ou tu t'es approché et tu l'as laissé tomber sur lui ? Ça ne change pas grand-chose, mais j'aime autant comprendre, tu vois, Luc.

Mes tremblements s'accroissent. Je sens la sueur couler de mes tempes et sur mes lèvres. Puis mes dents se mettent à claquer. J'essuie mon front ; la douceur de mes gants effaçant ma transpiration me fait du bien :

– Je... Je l'ai laissé tomber... Il... J'ai eu... Oui, c'est ça : il est tombé...

– Oh ?

Silence. Je n'ose répondre ni balbutier quoi que ce soit de plus.

– Je vais t'expliquer un peu mieux. Comme tu le sais, quand on tire avec une arme ancienne qui utilise de la poudre, il reste des résidus sur les mains. Ils ne s'enlèvent pas facilement. Ils s'incrument. Or Jody n'avait aucun dépôt. Absolument aucun. Ce qui veut dire qu'elle disposait de gants ou d'une protection, une peau de synthèse par exemple. Malheureusement, cette dernière laisse des traces sur le derme, traces que l'on détecte aisément. Là aussi, les tests ont été négatifs...

Il marque une pause avant d'ajouter d'une voix devenue hargneuse :

– Si c'est elle qui avait tiré, elle aurait donc obligatoirement porté des gants... Or, sur cette vidéo, elle n'en a pas. Ce qui est en contradiction avec les résultats de l'enquête. Tu t'y es mal pris, Luc. Tu aurais dû lui en mettre sur cette reconstitution, comme toi quand tu es revenu sur ton skate-volant. Tu avais tes gants, n'est-ce pas lorsque tu as tiré ? Cette paire qu'on n'a jamais retrouvée, qui manquait parmi les autres, et que tu avais perdue. Toi qui en portes toujours... étrangement, ce jour-là, tu n'en avais plus. C'était le seul détail troublant te concernant, mais il n'y avait rien de plus, d'autant que tu paraissais incapable d'avoir pu échafauder un plan aussi compliqué... Tu les as jetés ?

Je déglutis et bafouille :

– Je... Non ! Oui...

– Si tu me racontais ? Depuis le temps, en parler enfin, après toutes ces années, te libérera. Tu es revenu vers quelle heure ? Un peu avant une heure de l'après-midi ?

– Une...

Je cligne des yeux, n'arrive rien à dire. Bardes me bouscule :

– Tu es allé directement prendre le fusil ?

– Je... Non, je suis monté.

– Et ensuite ?

– Il était par terre. Étendu. Il...

– Tu as ramassé l'arme et tu l'as achevé ?

– Je... J'ai... Oui... je veux dire non. J'ai pris le fusil, mais je l'ai jeté sur lui. Je n'ai jamais pu tirer. Je n'ai jamais pu tirer. Je n'ai jamais pu... Il est mort devant moi... Il m'a regardé avec le sang qui coulait de sa bouche... Je n'ai jamais pu...

Mes pleurs jaillissent et je hurle. Je sens les bras de l'inspecteur qui me pressent les épaules. Ce sont de longues minutes. Puis les vanes se brisent et je crie l'histoire alors qu'elle me revient, que les souvenirs se libèrent en moi et me brûlent.

* * *

La fête. C'était une sorte de kermesse du désespoir et non un heureux carnaval, même si tous les enfants y firent les fous. Le village était dans le secteur qui allait être rasé et retravaillé. Les forêts et les prairies allaient retrouver leurs places. Il y avait déjà deux exploitations écologiques installées, dont celle de Mathilde et Victorien. Les gens avaient décidé de brûler tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, de s'enivrer et de tout abandonner de leur ancienne vie, tout ce qu'on leur volait.

J'étais parti vers midi et demi, prêtant une extrême attention à l'heure. Celle où tous les adultes avaient commencé à boire et à manger. Les enfants, eux aussi, se jetaient sur la nourriture et Jody s'était terrée dans un coin avec deux copines. À l'heure exacte, j'ai

sauté sur mon jet-skate et j'ai foncé jusqu'à la maison. Je voulais voir notre père ; j'étais prêt à me battre avec lui. Il n'avait cessé ces derniers jours de me harceler, de m'engueuler, de me traiter pire que d'habitude. Ce n'étaient plus des insinuations et des piques, mais des remarques cinglantes, de plus en plus ordurières. Pour lui, j'étais aussi dingue que notre mère. Je n'en connaissais pas les raisons, mais la tension s'était accumulée au point de me faire cauchemarder sur lui. Je rêvais alors que je le frappais jusqu'à ce qu'il ravale son mépris, que je libérais cette haine et surtout cette peur qui croissaient en moi.

Quand je suis arrivé, les nouvelles antennes étaient installées, les anciennes reposaient par terre, en vrac, avec du matériel et des outils. Des câbles traînaient encore au sol et filaient dans la maison. Je me suis avancé ; un souvenir de mes poings serrés en franchissant le seuil me revient. Puis j'ai entendu râler et appeler. Je suis monté en hésitant. Les sons provenaient de la chambre de nos parents. Il était étendu par terre, à geindre. Il avait reçu des cartouches de chevrotines et il y avait une énorme flaque de sang autour de lui. Mais il n'était pas mort. Le fusil était sur le seuil de la pièce.

J'ai perçu l'odeur de poudre. Mêlée à celle de ma peur et à celle d'urine.

Quand j'ai réalisé qu'il avait les yeux ouverts et qu'il me fixait sans me voir, je... j'ai agrippé l'arme avec l'envie de tirer. De le détruire définitivement. J'ai appuyé sur la détente. Un claquement sec a retenti : il n'y avait plus de cartouche. Alors j'ai pris peur. J'ai jeté le fusil sur lui et je me suis enfui. Je devais être complètement flippé. J'ai crié et sauté sur mon skate, filant le plus vite possible. Je me suis arrêté avant le village pour essayer de me calmer et de reprendre

mon souffle. C'est à ce moment-là que j'ai vu les traces de sang sur mon gant droit. Une éclaboussure qui couvrait la paume et les doigts. J'étais effrayé ; je les ai arrachés de mes mains et jetés dans le feu. Ils ont brûlé presque aussitôt. Je ne sais pas comment j'ai tenu jusqu'à ce que Jody nous fasse rentrer. Ni comment je suis parvenu à revenir avec elle. Parce que c'était forcément elle. J'en étais certain. J'avais reconnu le fusil de notre père, une arme qu'il enfermait dans un placard verrouillé par une carte spéciale.

Jody avait un double de cette carte. Soigneusement caché dans sa chambre. C'est ainsi qu'elle avait pu avoir accès au laboratoire portatif, qu'elle avait pu prendre arme et cartouches, qu'elle pouvait utiliser l'ordinateur-lame de Papa et faire des virements d'argent. Elle n'était pas douée pour les IA, mais pour le reste, je ne faisais pas le poids face à sa duplicité. Moi, j'avais mon IA. Elle, les détournements bancaires et l'espionnage, entre autres de nos parents. L'assurance-vie, c'était son idée...

* * *

– Sans doute, réplique Bardes en me coupant. Il est bien possible qu'elle ait tout préparé, mais l'exécution, c'était toi.

Il me faut du temps pour revenir à la réalité, quitter ces souvenirs et le regarder. Il poursuit tout en se levant :

– Depuis dix ans, j'ai l'intime conviction que ta sœur est dans le coup. Je suis presque certain que c'est ensemble, elle et toi, que vous les avez tués. Tous les deux, votre mère puis votre père. Vous avez assassiné vos parents ! Il me manquait des preuves. En voulant en trafiquer pour charger Jody et te disculper, tu viens de m'en fournir. Même s'il me reste bien des zones d'ombres, ce brave *général*

récupère suffisamment d'éléments maintenant pour rouvrir l'enquête...

Il sort un immobilisateur neuronal, une arme de poing projetant un incapacitant puissant, aux effets quasi instantanés et bien plus pratiques que les teasers ou crablasers paralysants. Quand il le tourne vers moi, les derniers souvenirs jaillissent soudain, comme si un mascaret envahissait mon esprit.

Tous me reviennent. D'un coup, avec une brutalité inouïe qui me réveille...

J'ai un drôle de rictus et je siffle :

– Double-Luc ! Détruis son *générateur*. Maintenant et entièrement !

L'hologramme de Double-Luc apparaît alors qu'une lueur bleutée entoure le cube numérique de l'inspecteur. Ce dernier pivote et lance la main pour tenter de l'arracher :

– Oh non ! Ne compte pas y toucher, pauvre fou que tu es ! me crache-t-il.

Je sursaute alors que l'arc d'énergie crépite brutalement entre le *générateur* qu'a saisi Bardes et son corps. Les lumières baissent soudain d'intensité et j'entends un claquement, quelque part en bas. L'un des générateurs de secours vient de s'activer, songé-je. Simultanément, l'officier de police hurle ; la décharge électrique brûle sa main et colle sa paume au cube. Il tressaute et des éclairs bleutés déchirent l'air autour de lui, faisant scintiller son phonecuff. Cela ne dure que quelques secondes, puis la nuit envahit la pièce à l'instant où l'homme bascule en avant. Lourdemment. Tombant sur mon ancien bureau et le brisant à demi, avant de glisser et de choir

sur le plancher. Au bout de quelques secondes, la lumière revient puis Double-Luc réapparaît.

Immobile, je contemple le corps que mon sosie virtuel a électrocuté. Une grimace de dégoût me vient en découvrant ses yeux restés ouverts. Vitreux. Mon cœur s'affole dans sa cage ; mon visage est en feu et mes mains transpirent sous mes gants. Une odeur malsaine de chair humaine brûlée flotte dans la pièce. Puis je tourne la tête, fixant le plancher sans le voir, essayant de vider mon crâne de ces images terribles. Le psy m'avait appris comment faire et, une fois de plus, cela fonctionne parfaitement bien.

Je sais repousser ce que je veux, mais je laisse tout resurgir. J'avais réussi à ne plus songer à ces événements durant toutes ces années mais, maintenant, tout est de nouveau là. Un rire m'échappe. Je n'ai plus besoin d'oublier. Double-Luc a déverrouillé mon esprit, a effacé toute l'hypnose que le psy et lui avaient placée en moi. Je me sens gagné d'une folle hilarité : je suis redevenu moi. Tel que je l'avais été au début de ces... drames...

– Pourquoi tu l'as tué comme ça et ici ? murmuré-je à Double-Luc en me reprenant, mais en ayant une nouvelle grimace face à ce cadavre brûlé.

– Hey ! Je n'avais pas d'autre possibilité. Il allait t'arrêter avec son foutu immobilisateur et allait prévenir ses collègues. Sois en sûr ! Le truc de le planter dans son jetcar, ça pouvait pas marcher sans qu'il soit dans les vapes. Je te rappelle que c'est toi qui m'as conçu et mon rôle est de te garder à l'abri. Aussi efficacement que je le peux. Que je dois envoyer sur des fausses pistes tous ceux qui s'approchent de toi ! Que je dois trouver des solutions plus... extrêmes, ouais ! Radicales, même. Pour te protéger toi et mon futur. C'est ce que j'ai fait. Le plus

dur, ça a été, durant toutes ces années, de te préparer ces histoires pour charger Jody. Purée, je n'aurais jamais cru que c'était si compliqué de créer des faux qui puissent te sembler plausibles tout en déverrouillant ton esprit. Pourtant, il paraît que des barges comme nous peuvent imaginer n'importe quoi... Hey ! Peut-être que c'est vrai, qu'on est trop intelligents, toi et moi.

Il laisse un court silence s'installer puis, d'une voix plus basse, ajoute :

– Enfin, là, tu vois, je nous ai protégés. Yeap ! Je l'ai fait. J'ai éliminé la dernière menace qui restait et qui s'approchait de nous.

– Comment en être assurés ? Tu as dit qu'il n'y avait rien de nouveau dans le dossier depuis plusieurs années. C'est une certitude, n'est-ce pas ?

– Il n'y notait plus rien. Attrape sa main et plaque son poignet près du cube. Je vais vérifier son phonecuff. Tout est dedans ; j'en suis sûr.

– Son phonecuff ? Il a dû cramer lui aussi avec tout ce qu'il a reçu.

– L'appareil oui, mais pas les mémoires. Ils sont hyper protégés maintenant et ceux de la police encore plus que tu ne l'imagines. Je te montrerai. Allez ! Tu te bouges ? Je n'ai pas de corps moi...

Un peu dégoûté de toucher ce membre flasque et surtout brûlé – je n'ai jamais aimé le feu –, je le saisis et le pose sur la table, obligé de tirer le cadavre roussi pour y parvenir. J'ahane, car il pèse le poids d'un âne mort.

– Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demandé-je alors que Luc aspire tout le contenu de son phonecuff, l'effaçant au fur et à mesure. T'es sûr qu'il fallait le zigouiller comme ça ? On a un corps cramé sur les

bras maintenant. C'est... euh... dur... je peux pas escamoter ça aussi facilement que pour nos parents.

– Hey ! Tu ne veux pas dire que tu le regrettes. C'était juste un flic, pas un substitut paternel. Bon ! Voilà, j'ai tout ! Oh ! Je ne t'ai pas dit, mais, quand tu m'avais lâché la première fois sur les réseaux, j'avais récupéré les dernières vidéos de Jody à l'hôpital. Tu veux les voir avant qu'on s'occupe de...

– Non ! Après ! D'abord... l'inspecteur... et tu vas m'expliquer comment tu comptes me sortir de ce pétrin.

– T'inquiète ! Prends-moi dans ton phonecuff maintenant. J'espère que tu as gonflé la mémoire aussi fortement que je l'avais imprimé dans ton esprit pendant l'hypnose. Pour le reste, tu te biles pas. On s'en est tirés jusqu'à présent. Quant à lui... Hum ! Tu as bien compris qu'il hésitait et se demandait si Jody était le cerveau, ou si tu avais pu imaginer ça tout seul.

– Il a dit qu'on a agi ensemble... Quoique... oui, peut-être qu'il n'était certain de rien. Mais, ce n'est pas dans ce qu'il a enregistré, n'est-ce pas ?

– Ça y était. No souci, le dossier central est au top. Maintenant, toutes ses notes ne font référence qu'à Jody. Pas à toi. Sinon, il faut déplacer le corps et je ne peux pas t'aider. Mais tu es suffisamment musclé, même si t'as pas un look d'athlète. Heureusement que tu as toujours été sportif, malgré tes airs faméliques. Bon, tu devrais arriver à le soulever et à le mener jusqu'au congélo...

Ouais, sauf que Bardes est lourd et tirer un cadavre dans l'escalier est sacrément plus difficile qu'il n'y paraît, parce que les pieds rebondissent à chaque marche. Quant à le balancer dans le congélateur... Au final, cela me prend un sacré bout de temps. Après

ça, je dois faire un autre voyage et descendre les quelques affaires qu'il avait amenées, dont son manteau. Double-Luc me fait ensuite ouvrir l'un des placards de l'ancien atelier. Au fil des années, Père y avait entreposé des cubes d'acide agricole ; aucun n'avait servi, ses projets de travaux étant, là aussi, restés à l'état larvaires, jamais concrétisés. Je dois prendre un masque tant l'odeur m'irrite la gorge et le nez. Mais l'appareil est rapidement empli et les liquides s'attaquent aussitôt à tout ronger et détruire. Dans une heure ou deux, tout cela commencera à se transformer en un tas informe de plastique, de chair, d'os, de vêtements, d'isolant et autres composants du congélateur. Je tire la porte derrière moi.

Ne reste que mes propres possessions qu'il est facile de déposer dans ma Yasamba. Ce n'est pas grand-chose. Simplement ce qui a quelque valeur et que j'ai envie d'amener dans l'espace. Par contre, je détruis mon computer-lame ; Double-Luc a déjà effacé mon cube et modifié le *génèrheur* de Bardes, après en avoir brisé tous les codes d'accès. Je suis stupéfait qu'il soit parvenu à le protéger et à le conserver intact alors que les déferlements énergétiques l'avaient entouré pour tuer le flic. Parce que ce n'était pas le genre de choses que je lui avais implantées. Double-Luc est devenu autonome bien au-delà de mes espoirs adolescents et a su apprendre à partir de tout ce que je lui avais transmis.

J'ai la brusque envie de serrer le poing et de le ramener vers moi en pliant le bras, de faire un ultime geste de défi. De crier à mon Père que sa haine et sa méchanceté, ses railleries et ses humiliations, ses punitions et son mépris m'avaient poussé à me dépasser, prouvant par là-même que lui n'y était jamais parvenu. Je lance un simple

« Yeah ! » vers le ciel, puis je sors, Double-Luc soigneusement installé dans mon phonecuff.

Il reste le véhicule de police. Je suis soudain euphorique ; ce n'est pas un problème. Mes gants non tissés me permettent de ne pas m'inquiéter des empreintes. Je dépose le *génèrheur*, puis le cube reprogrammé par mon sosie-virtuel dans le logement de pilotage. D'abord, il ne se passe rien, puis le siège bouge et se creuse légèrement. Comme si quelqu'un s'y installait. Le moteur vrombit, chuinte et le véhicule se soulève du sol. Je me recule. L'habitacle se referme alors que l'engin tangué doucement. Il vire sur lui-même, disgracieux d'être commandé par un programme créé à la hâte. Quand le pilotage automatique s'enclenche enfin, l'appareil s'élève un peu plus et fonce dans la nuit. Je ne demande pas à Double-Luc où il l'envoie. Cela n'a aucune importance. Vraisemblablement vers le lieu d'une affaire plus récente, que Bardes devait suivre avec intensité. Une filature dangereuse par exemple, me dis-je.

Ce qu'il m'explique au même instant, me faisant prendre conscience qu'il a préparé exactement ce que je suis en train d'imaginer. Les traceurs du véhicule vont indiquer que l'inspecteur est parti d'ici vivant et sans informations nouvelles concernant l'enquête sur la mort de mes parents. Absolument rien de neuf en dehors d'un simple mot pour clore le dossier et passer à autre chose. Demain, le délai de prescription sera atteint...

Je me secoue, un sourire aux lèvres. Soudain, je me cambre : j'ai envie de jouir, autant que de sentir contre moi un corps et sa chaleur, de frissonner sous des baisers et caresses. Ma vie vient de changer, une fois de plus...

* * *

Tanda se presse contre moi et me sourit. L'appareil de transport de la Spatiale vient de s'arrimer sans douceur contre l'immense station ; nous sommes arrivés sur Ganymède. Nous devons être une centaine de migrants entassés là. Certains s'esclaffent, d'un rire qui sonne faux ; d'autres sont inquiets et écrasent leurs mains l'une contre l'autre. Il n'y a pas d'enfants ici. Des célibataires principalement, quelques rares couples, enlacés comme nous.

Je m'étire. Tanda aussi.

Nous sommes enfin autorisés à nous lever puis à prendre nos maigres bagages de cabine – j'espère que les malles n'ont pas souffert dans les cales. Parcourir les couloirs jusqu'au tube de débarquement, puis à la navette, marcher ainsi plus d'un kilomètre pour rejoindre le dernier sas. Ces quelques pas m'arrachent une grimace en ressentant de nouveau la pesanteur. J'avance sans lâcher la main de ma compagne. Étrangement, je suis à la fois inquiet et émoustillé après ces quatre mois et demi de vol spatial. J'ai une envie folle de m'arrêter brusquement et de prendre Tanda dans mes bras. Juste pour le plaisir de cette liberté nouvelle, cette certitude de ne plus rien risquer.

Les formalités d'arrivée sont expédiées en quelques instants. Après tout, nous avons déjà été contrôlés à l'embarquement. Puis je vois deux hommes en uniforme qui s'avancent vers nous, l'un est un officier de la Spatiale – je peux les reconnaître maintenant –, l'autre porte le logo de la compagnie minière, un des managers techniques, me semble-t-il. Ils nous saluent et nous serrent la main, le civil arrêtant sans vergogne son regard sur les courbes de Tanda. Un androïde les accompagne. Je serai sous la direction du responsable pendant quelques mois, le temps de prendre la mesure de mon

boulot et la gestion des mines que j'aurai à piloter ; tout se fera en lien avec des ingénieurs de la Spatiale, puisque la production à laquelle je suis affecté leur est destinée. Je hoche la tête, ma compagne sourit plus par habitude que par enthousiasme, mais elle sait que nous serons bien installés et traités correctement, cent fois mieux que ne le sont les ouvriers. Nous suivons le trio. Direction la cité souterraine de Spay-Adeslin. Visite médicale le lendemain, prise de fonctions d'ici deux cycles et...

Je n'écoute pas le discours du responsable. Nous sommes loin de Terre et de sa juridiction ; sept mois et demi se sont écoulés depuis que les bulldozers ont détruit l'ancienne maison familiale, effaçant toute trace, faisant disparaître le corps de Bardes ou plutôt ce qu'il en restait. Nul n'a cherché à me contacter, aucun interrogatoire n'a été diligenté contre moi. À l'inverse, j'ai reçu l'avis officiel m'indiquant la clôture du dossier. La justice a tout classé et s'inquiète de mille et une autres choses. Double-Luc m'a informé que l'enquête concernant l'inspecteur s'oriente vers un groupe terroriste et radicalisé... Quant à la Spatiale, elle n'a que faire de ce qu'il se passe sur les planètes. Ici, tout est effacé. Tout recommence à zéro, comme cela était possible dans certaines armées terriennes, il y a quelques siècles.

Je souris encore à cette idée.

Mon passé se délite. Ainsi que toutes ces morts.

Je n'ai pas songé à elles depuis notre départ.

Même les visages des miens s'estompent.

Celui de notre mère, livide alors qu'elle glisse la corde autour de son cou et me fixe sans me voir. Pas plus qu'elle ne m'a vraiment regardé durant mon enfance. Ne me montrant jamais la moindre étincelle d'amour ni de tendresse. J'avais gardé, enfoui en moi, cet

instant où elle fait basculer la chaise ; une vision que Double-Luc avait su masquer par l'hypnose, qui est revenue avec mes souvenirs, mais qui s'en va maintenant.

Celui de notre père, ce sadique qui avait passé sa vie à nous rabaisser, à nous mépriser, à nous humilier, à nous enfermer, ma sœur et moi. L'incrédulité qu'il avait montrée au moment où j'avais levé le fusil vers son ventre avant d'appuyer sur la double détente m'avait vengé. Est-ce qu'il avait compris ce qu'il en était quand la mort l'avait fauché ? Est-ce que Bardes aurait fini par découvrir la vérité, par apprendre que c'était moi qui avais tenu l'arme ? Non, sans doute pas ; il n'était qu'hésitation entre ma sœur et moi.

Et puis il y avait celui de Jody, qui s'était toujours crue plus forte, plus maline, plus intelligente que moi et même plus que tout le monde. Cette aînée qui n'avait eu de cesse de me considérer et de me rabaisser au rang d'incapable et de complexé face à nos parents, en s'associant à eux afin de se protéger, elle. Alors qu'en dehors de leur présence, elle se conduisait normalement, dès qu'ils étaient là, ma sœur m'appelait le faible et le pleurnicheur, le débile qui cachait ses mains dans des gants et la folie dans sa tête. Mais elle était aussi la frangine qui avait commencé à souffrir de sa maladie et qui avait constaté que celle-ci empirait malgré les traitements, les hospitalisations et les interventions médicales. Jusqu'à ce qu'elle comprenne ce que j'avais accompli en trafiquant, grâce à Double-Luc, tous les indicateurs, tous les résultats de ses analyses, de ses scanners, de ses IRM. Tout ! Sans exception et de manière si profonde et progressive qu'aucun médecin n'avait été intrigué, chaque contre-analyse confirmant la précédente. Jody ! Dire que je perds jusqu'au souvenir de son visage aux lèvres livides d'être

presque mortes, aux yeux rougis. Même sa voix d'outre-tombe s'efface. Mais ses dernières paroles résonnent en moi, celles prononcées lorsqu'elle avait pu me joindre à l'hôpital psychiatrique où je me trouvais à ce moment-là :

– Luc ! Je... C'est toi ! C'est toi qui me détruis ! J'en suis sûre... C'est toi... c'est toi qui nous as tous tués... Toi !

Pour en savoir plus sur l'Univers de SysSol
et la Spatiale (bien qu'elle ne soit qu'évoquée ici) :

<https://jc.gapdy.fr/index.php/univers/syssol>

ainsi que les romans parus chez Rivière Blanche

Les Gueules des vers – SysSol 1

L'enfer des vers – SysSol 2

outre les enquêtes de Gerulf parues chez Pulp Factory

La Reine du Diable Rouge – Gerulf 1^{re} enquête

Un cerveau d'yttrium – Gerulf 2^e enquête

Pour découvrir la facette plus Dark-SF de SysSol :

Gynoïdes (novella numérique) chez RroyzZ Éditions.



